

Retour à Auschwitz

Back to Auschwitz

Terug naar Auschwitz

Primo Levi

Traducteur : Catherine Petitjean



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/1457>

DOI : [10.4000/temoigner.1457](https://doi.org/10.4000/temoigner.1457)

ISSN : 2506-6390

Éditeur :

Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz, Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014

Pagination : 124-132

ISBN : 978-2-84174-688-0

ISSN : 2031-4183

Référence électronique

Primo Levi, « Retour à Auschwitz », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 119 | 2014, mis en ligne le 01 janvier 2016, consulté le 23 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/1457> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.1457>

Tous droits réservés

Retour à Auschwitz

→ Ce texte constitue la transcription d'un entretien télévisé réalisé avec Primo Levi en juin 1982, lors de son deuxième retour à Auschwitz, par Daniel Toaff et Emmanuele Ascarelli ; la transcription a été faite par Marco Belpoliti. Ce texte est paru pour la première fois en français dans le volume *Rapport sur Auschwitz* avec le « Rapport sur l'organisation hygiénico-sanitaire du camp de concentration de Monowitz pour les Juifs (Auschwitz, Haute Silésie) », traduit de l'italien par Catherine Petitjean, édition et appareil critique dirigés par Philippe Mesnard, Paris, Kimé, 2005.

Nous y sommes. Quel effet cela vous fait-il de revoir ces lieux ?

Primo Levi : Tout a changé. Plus de quarante ans ont passé. À l'époque, la Pologne sortait avant tout de cinq années d'une guerre épouvantable, c'était le pays d'Europe qui avait le plus souffert de la guerre, qui comptait probablement le plus grand nombre de victimes et pas seulement des Juifs. Et puis pendant quarante ans, le monde s'est renouvelé partout. Moi, j'avais traversé ces campagnes en hiver, ce qui est tout à fait différent parce que l'hiver polonais était, est encore aujourd'hui, un hiver rude, pas comme les hivers auxquels nous sommes habitués en Italie ; la neige dure trois ou quatre mois et, en fait, nous n'étions pas capables de tenir le coup face à l'hiver polonais, que l'on soit prisonnier ou même après. J'ai parcouru le pays comme une personne à la dérive, une personne aux abois, à la recherche d'un barycentre, de quelqu'un qui puisse m'accueillir. C'était véritablement un paysage de désolation.

Ces voies et ces trains de marchandises que nous voyons au passage, en quoi cela vous affecte-t-il ?

Primo Levi : Et bien justement, je dirais que ce sont les trains de marchandises qui déclenchent en moi le réflexe, qui causent le plus grand choc parce qu'aujourd'hui encore, la vue d'un train de marchandises – et encore plus monter dans un train de marchandises – provoque en moi une réaction violente, tant elle évoque des choses, bien plus encore que de revoir le pays et les lieux, même Auschwitz. Avoir voyagé pendant cinq jours dans un wagon de marchandises plombé est une expérience que l'on n'oublie pas.

Ce matin, vous me parliez de certaines sensations que provoque en vous la langue polonaise.

Primo Levi : Oui, mais c'est aussi un réflexe conditionné, du moins en ce qui me concerne. Je suis un homme qui parle et qui écoute ; le langage des autres me touche beaucoup et j'essaie, je m'efforce de me servir convenablement de mon langage d'Italien. En ce temps-là, le polonais était la langue incompréhensible qui nous avait accueillis au bout du voyage et ce n'était nullement le polonais des civils que nous entendons ici dans ces hôtels ou dans la bouche de nos accompagnateurs. C'était un polonais rustre, vulgaire, bourré d'injures, d'imprécations et nous ne le comprenions pas ; c'était véritablement une langue infernale. L'allemand l'était encore plus, bien entendu ; l'allemand était la langue des oppresseurs, des carnages, et bon nombre



© Ph. M

– 2007. Auschwitz I.
Groupes de visiteurs.

d'entre nous – et j'en étais – en comprenions des bribes, elle n'était pas une langue inconnue, la langue du néant. Le polonais, lui, était la langue du néant. J'ai été fortement impressionné, pas plus tard qu'hier soir, par la rencontre de deux souïards polonais dans l'ascenseur : ils parlaient comme alors, pas à la manière des autres autour de nous, ils parlaient par injures, ils parlaient cette langue qui semblait n'être faite que de consonnes, vraiment la langue de l'enfer.

Cette sensation, d'ailleurs, c'est la même que provoque en vous le charbon, me disiez-vous ?

Primo Levi : Exactement ! Cela aussi, je le dois sans doute au fait d'être chimiste. Un chimiste est entraîné à identifier les substances par leur odeur. En ce temps-là comme aujourd'hui, l'entrée en Pologne, dans les villes polonaises du moins, est marquée par deux odeurs caractéristiques que l'on ne retrouve pas en Italie, c'est l'odeur du malt torréfié et l'odeur acide du charbon qui brûle. Ici, nous sommes en

Retour
à Auschwitz (suite)

pays minier, on trouve du charbon partout et de nombreux chauffages individuels fonctionnent au charbon. Et à la mi-saison comme en hiver, une odeur se répand dans l'air – c'est l'odeur acide du charbon qui brûle – mais pour nous, ou tout au moins pour moi, cette odeur est celle du *Lager*, c'est l'odeur de la Pologne et du *Lager*.

Et les gens ?

Primo Levi : Non, les gens ne sont plus les mêmes qu'alors. Les gens, à cette époque-là, nous ne les avons pas vus. Nous avons vu les bourreaux du *Lager* et leurs collaborateurs. C'étaient pour la plupart des Polonais, juifs et chrétiens. Mais les Polonais des rues, les Polonais qui vivaient dans les maisons, nous ne les voyions pas, on les apercevait de loin au-delà des barbelés. Il y avait une route de campagne qui longeait le *Lager* mais très peu de gens y passaient. Par la suite, on a su que tous les habitants du village avaient été écartés. Il passait bien des autocars qui conduisaient les ouvriers polonais à leur travail et je me souviens d'une affiche sur un des bus, une *réclame* comme on voyait chez nous : « Beste Suppe, Knorr Suppe », « La meilleure soupe, c'est la soupe Knorr. » Cela nous faisait un drôle d'effet de voir la *réclame* pour de la soupe, comme si nous pouvions choisir entre une soupe meilleure et une soupe moins bonne.

Quel effet cela vous a-t-il fait ce matin de retourner sur vos traces en partant d'un hôtel de luxe pour touristes ?

Primo Levi : L'effet d'une dislocation, j'oserais presque dire d'un écartèlement, une chose impossible qui malgré tout se réalise parce que le contraste est trop fort. C'est une chose que nous n'aurions jamais espérée à l'époque, retourner sur ces lieux, vêtus comme des touristes dans un hôtel de luxe ou presque. Et pourtant...

Et bien, ce contraste, qu'est-ce qu'il...

Primo Levi : Ce contraste, comme tous les contrastes du reste, présente un côté gratifiant et un côté alarmant ; les choses peuvent se reproduire. Le contraire aurait été la pire des choses : y être venus dans un hôtel de luxe, puis, aujourd'hui, revenir par désespoir.

Saviez-vous où vous alliez, quelle était votre destination ?

Primo Levi : Nous ne savions pratiquement rien. En gare de Fossoli, nous avons vu un panneau indicateur sur les wagons, au-dessus duquel on avait griffonné : « Auschwitz » ; mais nous ne savions pas où c'était, on croyait que c'était Austerlitz. On pensait que c'était quelque part en Bohême. À cette époque, en Italie, je crois que personne, même les personnes les mieux informées, personne ne savait ce que signifiait « Auschwitz ».

Il y a quarante ans, quel avait été votre premier contact avec Auschwitz ?

Primo Levi : C'était... comment dire ? C'était *lunairement* différent, il faisait nuit ; c'était la fin de cinq jours d'un voyage désastreux au cours duquel plusieurs personnes

étaient mortes dans le wagon, c'était l'arrivée dans un lieu dont on ne comprenait pas la langue et encore moins la raison d'être. Il y avait des écriteaux insensés : une douche, un côté propre, un côté sale et un côté propre. Personne ne nous expliquait quoi que ce soit, ou alors, on nous parlait en yiddish ou en polonais et nous, on ne comprenait rien. C'est une expérience réellement aliénante. On avait l'impression d'être en pleine crise de folie, d'être... d'avoir abandonné toute possibilité de raisonnement. Non, nous ne raisonnions plus.

Comment s'était passé le voyage, ces cinq jours ? De quoi vous souvenez-vous ?

Primo Levi : Et bien je me souviens très bien, je me souviens de beaucoup de choses. Nous étions quarante-cinq personnes dans un tout petit wagon ; il y avait tout au plus de la place pour nous asseoir tous, mais nous ne pouvions pas tous nous allonger ; il y avait une jeune mère qui allaitait son bébé. On nous avait dit d'emporter des victuailles et stupidement, nous n'avions pas emporté d'eau ou juste un peu, d'ailleurs personne ne nous l'avait dit ; nous pensions trouver de l'eau quelque part. Malgré l'hiver, nous avons souffert d'une soif terrifiante ; c'était véritablement la première expérience de torture, la torture de la soif pendant cinq jours. Je vous rappelle que c'était l'hiver, notre souffle gelait sur les boulons du wagon et c'était à celui qui parvenait à racler la gelée blanche – pleine de rouille des boulons du wagon – la racler pour réussir à recueillir quelques gouttes d'eau pour nous mouiller la bouche. Et le bébé hurlait du matin au soir et toute la nuit parce que la mère n'avait plus de lait.

Et qu'advint-il des enfants, de la mère, quand...

Primo Levi : Et bien ils ont été tués rapidement. Sur les six cent cinquante que nous étions dans ce train, les quatre cinquièmes sont morts la nuit même ou la nuit suivante, envoyés directement aux chambres à gaz. Dans ce scénario sinistre, de nuit, sous les projecteurs, avec tous ces gens qui hurlaient – ils hurlaient comme vous n'avez jamais entendu hurler, ils hurlaient des ordres que nous ne comprenions pas – nous sommes descendus des wagons et nous sommes mis en file, ils nous ont fait mettre en file. Devant nous, il y avait un sous-officier et un officier – j'ai appris plus tard qu'il était médecin, mais sur le moment, nous l'ignorions – qui demandaient à chacun s'il pouvait travailler ou non. J'ai consulté mon voisin, c'était un ami, un gars de Padoue, plus âgé que moi et en mauvaise santé et je lui ai dit : moi, je dirai que je peux travailler. Et il m'a répondu : fais comme tu veux, mais moi, c'est sans importance. Il avait déjà abandonné tout espoir. En réalité, il s'est déclaré inapte et n'est pas entré dans le camp. Je ne l'ai plus jamais revu, comme aucun des autres du reste.

Le travail là-bas, à Auschwitz, comment était-ce ?

Primo Levi : Je dois préciser que, comme vous le savez, il n'y avait pas qu'un seul camp à Auschwitz, il y en avait beaucoup et certains d'entre eux avaient été construits sur plans, en annexe à une usine ou à une mine. Le camp de Birkenau, par exemple, était divisé en un grand nombre d'équipes qui travaillaient dans plusieurs usines,

Retour
à Auschwitz (suite)

même des fabriques d'armes. Mon camp, avec dix mille prisonniers, c'était Monowitz et il faisait partie d'une usine qui appartenait à l'I.G. Farben Industrie, un énorme trust chimique qui fut démantelé depuis. Il nous fallait construire une nouvelle usine de produits chimiques qui devait faire quelque six kilomètres carrés. Le chantier était déjà bien avancé et nous y travaillions tous ; il y travaillait aussi des prisonniers de guerre anglais, des prisonniers français, des prisonniers russes et même des Allemands. Bien sûr, il y avait aussi des Polonais libres ou des volontaires, il y avait même des volontaires italiens. En tout, environ quarante mille individus, dont nous formions, nous les dix mille, le dernier échelon, le bas de l'échelle. Le *Lager* de Monowitz, formé presque exclusivement de Juifs, devait fournir la main-d'œuvre non qualifiée. Malgré tout, comme la main-d'œuvre spécialisée était très rare en Allemagne, et qu'en raison du départ des hommes pour le front, à partir d'une certaine période, ils cherchèrent parmi nous – théoriquement non qualifiés et esclaves – les spécialistes, ils ont cherché qui... dès le premier jour, le jour de notre entrée dans le camp, il y a eu une sorte de recherche par analogie : ils nous ont demandé à tous notre âge, notre diplôme, notre métier. C'est là que j'ai eu la première chance parce que je me suis déclaré chimiste, sans savoir que j'allais être affecté à une usine de produits chimiques ; et bien plus tard, cela m'a apporté un petit avantage parce que les deux derniers mois, j'ai travaillé dans un laboratoire.

Et la nourriture, comment était-ce ?

Primo Levi : Et bien la nourriture, c'était le problème numéro un. Je ne suis pas d'accord avec ceux qui décrivent la soupe et le pain d'Auschwitz comme infects ; en ce qui me concerne, j'avais tellement faim que je les trouvais bons et je n'ai jamais trouvé la nourriture dégoûtante, même pas le premier jour. Elle était chiche, on nous donnait une ration minimale, équivalente à 1 600-1 700 calories par jour, ration théorique, parce qu'à mi-chemin, il y avait des voleurs et donc, la ration qui nous parvenait était inférieure au seuil théorique ; c'était le rationnement officiel, appelons-le ainsi. Aujourd'hui, vous savez que 1 600 calories suffisent à un homme peu corpulent et il peut vivre, mais sans travailler et couché, tandis que nous, nous devons travailler et, de surcroît, travailler dans le froid et accomplir des travaux lourds ; de ce fait, la ration de 1 600 calories était une mort lente par dénutrition. J'ai lu par la suite des calculs faits par les Allemands. Ils calculaient que pour un prisonnier soumis à ces conditions, puisant dans ses ressources personnelles d'avant son internement, ce type d'alimentation lui permettait de résister deux à trois mois.

Mais dans les camps de concentration, on s'adaptait à tout ?

Primo Levi : Votre question est curieuse. Celui qui s'adapte à tout, c'est celui qui survit ; mais la majeure partie ne s'adaptait pas à tout et mourait. Elle mourait faute de savoir s'adapter, même à des choses qui nous paraissent banales aujourd'hui, aux chaussures par exemple. On nous jetait une paire de chaussures, enfin, pas une paire de chaussures, deux chaussures dépareillées, une avec un talon, l'autre sans ; il fallait une carrure d'athlète pour apprendre à marcher comme ça. L'une était trop petite,



© Ph. M

– 2010.
Auschwitz-Birkenau.

l'autre trop grande. Il fallait procéder à des échanges compliqués et si l'on avait de la chance, on pouvait avoir une paire presque assortie et il fallait s'en contenter. La plupart du temps, les chaussures blessaient les pieds et celui qui avait des pieds délicats finissait par avoir de l'infection aux pieds. Je suis passé par là aussi et j'en garde encore les cicatrices. Miraculeusement, mes plaies ont guéri toutes seules malgré le fait que je n'aie perdu aucun jour de travail. Celui qui était sensible aux infections mourait à cause des chaussures, à cause des plaies infectées aux pieds qui ne guérissaient plus. Les pieds gonflaient et plus ils gonflaient, plus ils étaient à l'étroit dans les chaussures et les gens finissaient par aller à l'hôpital, mais ils n'y étaient pas admis parce que les pieds gonflés, ce n'était pas une maladie. C'était un mal tellement répandu que celui qui avait les pieds gonflés allait directement à la chambre à gaz.

Aujourd'hui, il paraît que nous irons manger dans un restaurant d'Auschwitz.

Primo Levi: Oui et c'est presque comique. Un restaurant à Auschwitz ! Je ne sais pas, non, je ne sais pas si je mangerai ; pour moi, c'est comme une profanation, quelque chose d'absurde ; d'autre part, il faut bien penser que Auschwitz – Oswiecim en polonais – était et est encore une ville où l'on trouve des restaurants, des cinémas et probablement aussi un night-club, comme probablement dans toute la Pologne ;

Retour
à Auschwitz (suite)

il y a des écoles, il y a des enfants. Aujourd'hui comme alors, parallèlement à cette Auschwitz-ci, il y a, comment dire, un concept : Auschwitz, c'est le *Lager* – mais il y avait aussi un Auschwitz civil, à cette époque-là aussi.

À la sortie d'Auschwitz, le premier contact avec la population polonaise...

Primo Levi : Les gens étaient méfiants. Les Polonais étaient passés d'une occupation à une autre, d'une occupation féroce, celle de l'Allemagne, à une autre moins féroce, peut-être plus primitive, celle des Russes. Mais ils se méfiaient de tout le monde, même de nous. Nous étions des étrangers nous, des vrais, ils ne nous comprenaient pas, nous avions un uniforme sur le dos, l'uniforme des forçats, c'est cela qui était terrifiant. Ils refusaient de nous parler, quelques-uns, mais très peu, ont eu pitié de nous, ceux avec qui nous avons fini par nous entendre. C'est très important de s'entendre. Entre l'homme qui se fait comprendre et l'homme qui ne se fait pas comprendre, un abîme les sépare : l'un sera sauvé, l'autre pas. Cela aussi est une expérience du *Lager* : l'expérience fondamentale de l'importance de comprendre et d'être compris.

Pour les Italiens, le problème de la langue ?

Primo Levi : Pour les Italiens, c'était une des principales causes de mortalité comparée aux autres groupes. Pour les Italiens et pour les Grecs. La plupart des Italiens comme moi sont morts pendant les premiers jours, faute de pouvoir comprendre. Ils ne comprenaient pas les ordres, et il n'y avait aucune tolérance pour celui qui ne comprenait pas un ordre ; l'ordre devait être compris, il était hurlé, répété une seule fois et c'était tout, puis les coups pleuvaient. Ils ne comprenaient pas quand on annonçait que l'on pouvait changer de chaussures, ils ne comprenaient pas qu'on nous appelait pour nous raser la barbe, une fois par semaine ; ils étaient toujours les derniers, ils arrivaient toujours en retard. Quand ils avaient un besoin, un besoin à exprimer, même un besoin qui avait des chances d'être satisfait, ils ne réussissaient pas à l'exprimer et on riait d'eux ; moralement aussi, c'était un effondrement total. À mon avis, parmi les causes premières de tant de naufrages dans le Camp, la langue, le langage, figurait en tête.

Il y a un instant, nous sommes passés par une gare que vous citez dans votre livre *La Trêve*.

Primo Levi : Trzebinia. Oui, c'était une gare à la frontière, entre Katowice et Cracovie, où le train s'était arrêté ; ce train s'arrêtait toujours, il nous a fallu trois ou quatre jours pour parcourir cent cinquante kilomètres. Il s'était arrêté et je suis descendu ; j'ai rencontré pour la première fois un Polonais, un civil, il était avocat et j'ai réussi à m'entendre avec lui parce qu'il parlait allemand et aussi français. Moi, je ne connaissais pas le polonais et je ne le connais toujours pas aujourd'hui. Puis il m'a demandé d'où je venais et je lui ai raconté que je venais d'Auschwitz, que j'étais en uniforme, je portais encore l'uniforme rayé sur le dos. Il m'a demandé pourquoi ? Je lui ai répondu que j'étais un Juif italien. Il traduisait mes réponses pour les curieux

qui s'étaient attroupés autour de lui, c'étaient des paysans polonais, des ouvriers qui partaient travailler, il faisait presque jour, si je me souviens bien. Comme je vous le disais, je ne connais pas le polonais, mais je comprenais suffisamment ce qu'il traduisait... il avait transformé ma réponse. J'avais dit : « je suis un Juif italien » et il avait traduit « c'est un prisonnier politique italien. » Alors j'ai protesté en français ; j'ai dit « je ne suis pas... je suis aussi un prisonnier politique, mais j'ai été déporté à Auschwitz parce que je suis Juif, et pas comme prisonnier politique. » Mais il m'a répondu à la sauvette et en français qu'il valait mieux dire comme ça, pour mon bien, parce que la Pologne est un triste pays.

Nous sommes maintenant sur le point de revenir à notre hôtel de Cracovie. Selon vous, qu'est-ce que l'Holocauste a représenté pour le peuple juif ?

Primo Levi : Ce n'était pas nouveau, il y en a eu d'autres. Entre parenthèses, je n'ai jamais aimé le terme d'« Holocauste ». Il ne me paraît pas approprié, c'est un terme rhétorique, erroné surtout. Il a représenté un tournant ; en termes de mesure, en termes de moyens surtout, parce que c'était la première fois dans un temps récent, où l'antisémitisme avait été un projet, planifié, organisé à l'échelle d'un État, et pas sous le coup d'un consentement tacite, comme cela avait été le cas dans la Russie des Tsars, c'était bien un acte volontaire. Il n'y avait aucune échappatoire, l'Europe entière était devenue un énorme piège, c'est cela qui était nouveau et qui a déterminé un changement profond parmi les Juifs, pas seulement en Europe, mais aussi au sein de la communauté juive aux USA, parmi tous les Juifs du monde entier.

Selon vous, un autre Auschwitz, un autre massacre comme celui qui s'est perpétré il y a quarante ans, on ne pourra plus jamais le voir ?

Primo Levi : En Europe, je ne le pense pas, pour des raisons, comment dire, d'immunité. Il existe une sorte d'immunisation ; et c'est pour cela qu'il serait difficile de voir renaître ça, avant longtemps... quelques dizaines d'années, dirons-nous, cinquante ans, cent ans, l'Allemagne connaîtrait une renaissance du nazisme semblable au précédent et en Italie, un fascisme comme jadis. Pourtant, je pense qu'en Europe, ce ne sera pas possible. Mais le monde est plus vaste que l'Europe ; je pense aussi qu'il y a d'autres pays où couve un désir d'un nouvel Auschwitz, ils manquent simplement d'instruments.

L'idée n'est pas morte ?

Primo Levi : L'idée n'est certainement pas morte, comme rien ne meurt jamais. Tout resurgit sous un jour nouveau, mais rien ne meurt jamais.

Les formes, quant à elles, changent-elles ?

Primo Levi : Les formes changent, oui ; c'est important, les formes.

Peut-on, selon vous, arriver à réduire à néant l'humanité de l'homme ?

Primo Levi : Et comment donc ! Et comment ! Je dirais même que justement, la

Retour
à Auschwitz (suite)

caractéristique du *Lager* nazi – les autres, je ne sais pas parce que je ne les connais pas, peut-être que dans les camps russes il en est autrement – est de réduire à néant la personnalité de l'homme, à l'intérieur comme à l'extérieur, et pas seulement celle du prisonnier, mais aussi celle du gardien du *Lager* qui, lui aussi, perd son humanité ; les deux chemins divergent, mais le résultat est identique. Je dirais que peu ont eu la chance de conserver leur conscience pendant la réclusion : certains ont pris conscience *a posteriori* de cette expérience, mais sur le moment, ils n'en avaient pas conscience. Beaucoup ont tout oublié, ils n'ont pas enregistré mentalement, ils n'ont rien imprimé sur le ruban de leur mémoire, dirais-je. Oui, tous subissaient en substance une profonde modification de la personnalité et, avant tout, une atténuation de la sensibilité, touchant les souvenirs de la maison, la mémoire de la famille ; tout cela passait au second plan face aux besoins urgents, la faim, le besoin de se défendre contre le froid, de se défendre contre les coups, de résister à la fatigue. Tout cela conduisait à des conditions que l'on pouvait qualifier d'animales, comme celles des bêtes de somme. C'est curieux de constater que ces conditions animales pouvaient se refléter dans le langage. En allemand, il y a deux verbes pour dire « manger » : le premier est « essen » qui désigne l'acte de manger de l'homme, et « fressen » qui désigne l'acte de l'animal. On dit qu'un cheval « frisst » et pas « isst » ; un cheval bouffe, en somme, ou un chat ; et dans le *Lager*, sans que personne ne l'ait décidé, le verbe pour manger était « fressen » et pas « essen », comme si la perception de la régression à l'état d'animal était déjà répandue parmi nous tous.

Vous êtes maintenant arrivé au terme de votre deuxième retour à Auschwitz, que vous vient-il à l'esprit ?

Primo Levi : Beaucoup de choses, à vrai dire. Notamment celle-ci : cela me gêne que les Polonais, le gouvernement polonais, se soit approprié Auschwitz, qu'il en ait fait le lieu des martyrs de la nation polonaise. En réalité, c'était le cas, du moins pendant les premières années, en 1941 et 1942. Mais après cela, avec l'ouverture du *Lager* de Birkenau, et surtout avec la mise en service des chambres à gaz et des fours crématoires, c'est devenu avant tout l'instrument de destruction du peuple juif. Cela, on ne peut pas le nier. Nous l'avons vu, il y a aussi le block-musée des Juifs, des Italiens, des Français, des Hollandais, etc., et ce fait capital qu'à Auschwitz : la grande majorité des victimes a été des Juifs, avec une partie seulement de Juifs polonais, ce fait-là n'est pas vraiment nié, mais il est à peine évoqué.

Ne croyez-vous pas que les autres, les hommes, veulent au plus vite oublier Auschwitz, aujourd'hui ?

Primo Levi : Des signes laissent à penser qu'ils veulent oublier ou pire, nier. C'est très significatif : celui qui nie Auschwitz est celui-là même qui serait prêt à le recommencer. ■

Traduit de l'italien par Catherine Petitjean.